

ALICE.

(Voir pages 100, 202 253 et 296 du 2e volume.)

VIII.

L'été fut, cette année-là, d'une chaleur extraordinaire, et la température ne s'abaissa que vers le milieu du mois de juillet, après un orage qui éclata sur cette partie des côtes de l'Océan, et dont les habitants de l'île de Ré gardent encore le souvenir. Sur la plage, en face de la Maison-Blanche, l'ardeur du soleil était si intense, le rayonnement de la lumière si vif sur la mer et les sables, que William seul pouvait s'y aventurer avec John et le pêcheur. Celui-ci avait organisé pour le baigneur une tente recouverte de voiles, et, quelle que fût l'efficacité de cet abri, le docteur lui-même ne s'y hasardait que rarement, et il avait dû renoncer tout à fait à ses courses sur les brisants, à la recherche des coquillages et des algues marines. Il passait ses journées à l'ombre des peupliers du jardin, à aspirer quelques souffles de brise qui venaient de la mer, et, le plus souvent renfermé dans l'intérieur de la maison, incapable d'aucun mouvement, d'aucune étude, et aussi haletant que le chien Hélio.

Pour Alice, elle n'était presque jamais sortie depuis son arrivée, pas même le matin, car, durant quelque temps, il sembla que la nuit n'apportait aucune fraîcheur à la terre, et que le soleil ne disparaissait quelques heures sous l'horizon que pour y reparaître avec des feux plus brûlants. Le soir seulement, il lui était possible de faire quelques pas dans le jardin et d'aller, jusqu'au bord de la mer, épier si un nuage n'apparaissait

point dans ce ciel d'airain. Le ciel gardait son accablante aridité, la lune réfléchissait la chaleur avec la lumière, et l'Océan lui-même renvoyait en émanations étouffantes les rayons qu'il avait absorbés. La plupart des fleurs étaient brûlées autour de la maison, les arbustes dépérissaient à vue d'œil, et Bénédicte qui, vingt fois par jour, consultait le thermomètre, disait n'avoir point connaissance d'une aussi haute température au bord de la mer, où la fréquence des brises et l'action des courants maintiennent d'ordinaire un climat tempéré.

Il en résultait une souffrance générale pour les êtres animés, aussi bien que pour les plantes, et ce malaise de l'âme qui accompagne toujours les anomalies physiologiques. Alice attribuait à cette cause la mélancolie qui s'était emparée d'elle; la vie lui paraissait aussi aride que ce ciel qui s'étendait implacable au-dessus de sa tête. Avec cette science de souffrir doucement, que les femmes possèdent, elle recueillait en elle-même bien des souffles d'orage qui la brûlaient d'autant plus qu'elle n'en laissait rien comprendre. Mais elle avait des heures de découragement terrible, et plus d'une fois elle demanda à Dieu de calmer des mouvements de révolte contre une destinée à laquelle elle avait consenti.

Un soir, qu'une brise légère se faisait sentir sur le rivage, elle était sortie seule et avait poussé sa promenade jusque chez Hugues. Le pêcheur l'accompagna au retour; elle marchait doucement, le calme de la soirée lui faisait du bien et apaisait peu à peu la fièvre